FRA-DIAVOLO,

OU

129801

L'HOTELLERIE DE TERRACINE,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. SCRIBE;

MUSIQUE DE M. AUBER.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 janvier 1830.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

FRA-DIAVOLO, sous le nom du marquis de San-Marco.	M. Chollet.
Lord KOKBOURG, voyageur anglais.....	M. Féréol.
PAMÉLA, sa femme.....	Mme Boulanger.
LORENZO, brigadier des carabiniers.....	M. Moreau-Sainti.
MATHÉO, maître de l'hôtellerie.....	M. Henri.
ZERLINE, sa fille.....	Mlle Prévost.
GIACOMO, } compagnons du marquis.	M. Fargueil.
BEPPO, } compagnons du marquis.	M. Belnie.
FRANCESCO, prétendu de Zerline (personnage muet).	
Un Paysan.	
Choeur d'habitants et habitantes de Terracine.	
Carabiniers.	

La scène se passe dans un village aux environs de Terracine.

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Terracine. Le fond, que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. A gauche et à droite, porte latérale; sur le devant, à droite du spectateur, une table autour de laquelle boivent plusieurs carabiniers en uniforme de carabiniers romains.

SCÈNE I.

Choeur de Carabiniers, LORENZO; ZERLINE, dans un coin.

INTRODUCTION.

CHOEUR.

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.
Il mène à la gloire,
Donne la victoire...
(A Lorenzo.)
Brigadier romain,
Verse-nous du vin!

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

PLUSIEURS CARABINIERS.

S'il tombait en notre puissance
Ce bandit, ce chef redouté,
Nous aurions donc pour récompense?...

LORENZO.

Vingt mille écus!

PLUSIEURS CARABINIERS.

En vérité?

LORENZO.

Tout autant!

Digitized by Google

TOUS.

Sans compter la gloire!
Allons, notre hôte, allons, à boire!
(Entre Mathéo, qui apporte de nouvelles cruches de vin et retire celles qui sont vides.)
Vingt mille écus! nous les aurons!
Et mort ou vif nous le prendrons.
Nous le jurons, nous le jurons!

En bons militaires,
Buvons à pleins verres:
Le vin au combat
Soutient le soldat.

MATHÉO, s'adressant à Lorenzo, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart, triste et pensif.

Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,
Qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

LORENZO.

Buvez sans moi, buvez, mes camarades.

LE CHOEUR, à demi-voix.

Le brigadier a du chagrin.

MATHÉO, à part.

Moi, je crois deviner d'où provient ce chagrin.
(Haut.)
Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie
Au riche Francesco, fermier de ce canton.
Je vous invite tous!

LORENZO, à part.

Plutôt perdre la vie!

LE CHOEUR.

Du vin!... du vin!...

MATHÉO.

Je vais en chercher, et du bon!
(Il sort.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo.

Lorenzo, vous partez?

LORENZO.

Je vais à la montagne
Combattre ces brigands, et puissé-je y périr!

ZERLINE.

O ciel!

LORENZO.

D'un autre, hélas! vous serez la compagne,
Votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir!

NOCTURNE A DEUX VOIX.

PREMIER COUPLET.

ZERLINE.

Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO.

En reste-t-il à qui perd ses amours?

ZERLINE.

Reste du moins, c'est calmer ma souffrance.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!

DEUXIÈME COUPLET.

ZERLINE.

Mes vœux, hélas! au combat vont te suivre.

LORENZO.

Qu'ai-je besoin de penser à mes jours?

ZERLINE.

Ah! pense à moi, qui sans toi ne peux vivre.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!
(En ce moment on entend un grand bruit au dehors; tous le carabiniers se lèvent.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MILORD et MILADY KOKBOURG; un postillon et plusieurs laquais en livrée qui les suivent.

MILORD, MILADY et LE CHOEUR.

Au secours!... au secours!
On en veut à nos jours.
Quel pays effroyable!
Ah! c'est épouvantable.
Au secours!... au secours!
On en veut à nos jours.

LORENZO, s'approchant de milord.

Qu'est-ce donc?... parlez, je vous prie.

MILORD.

Messié... l'archer.

LORENZO.

C'est un Anglais!
(Regardant Paméla, qui vient de s'asseoir.)
Une femme jeune et jolie!

MILORD.

J'étais dans la colère!

PAMÉLA, soutenue par Zerline.

Et moi, je me mourais!

MILORD, allant à elle et lui faisant respirer des sels.

Milady... Paméla... Ma chère milady!
C'est ma femme... elle était sensible... à l'infini.

PAMÉLA, se soutenant à peine.

Ah! quel voyage abominable!
En vérité, c'est effroyable:
Ce monsieur le brigand
S'était conduit vraiment
En gentleman bien peu galant.
Je n'avais plus l'envie
De revoir l'Italie.
Mes chapeaux, mes dentelles,
Mes robes les plus belles,
Répondez, où sont-elles?
Est-il malheur plus grand?

Oui, milord, cette aventure
Me mettrait en courroux,
Je voulais, je le jure,
Plus voyager avec vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Non, non, jamais plus de voyage,
Pour long-temps j'en suis revenu;
Si je cours davantage
Je veux être pendu.

LES CARABINIERS.

On prétend qu'en ce voisinage
Depuis quelque temps on l'a vu.

Digitized by Google

Gagnons avec courage
Le prix qui nous est dû.

PAMÉLA.

Non, non, jamais plus de voyage,
C'était un point bien résolu.
Malgré tout mon courage,
Que mon cœur est ému !

LORENZO.

On prétend qu'en ce voisinage
Depuis quelque temps on l'a vu.
Mes amis, du courage...
Le bandit est perdu.

ZERLINE.

Je tremble qu'en ce voisinage
Ce hardi brigand n'ait paru ;
Je redoute sa rage...
Que mon cœur est ému !

MILORD, s'approchant de Lorenzo.

Oui, messié le brigadier, c'est à vous que je faisais ma déclaration.

LORENZO.

Je vous écoute, milord.

MILORD.

Je havais l'honneur d'être Anglais ; je havais enlevé, selon l'usage, miss Paméla, une riche héritière que je havais épousée par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh oui ! à Gretna-Green !

MILORD.

Et pour éviter les poursuites, je havais voulu voyager en Italie avec elle, et la dot que je havais enlevée aussi, comme je disais à vous, par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh oui !

MILORD.

Et, à une lieue d'ici, le postillon à moi, il avait été arrêté.

PAMÉLA.

Yes, par des bandits... O Dieu !

LORENZO.

De quel côté venaient-ils ?

MILORD.

Quand ils ont attaqué moi, je dormais dans le landau... près de milady.

PAMÉLA.

Yes. Maintenant milord dormait beaucoup, aussi je disais : Cela portera malheur à vous, mon cher milord.

LORENZO.

Et que vous ont-ils dérobé ?

MILORD.

Ils avaient fouillé par-tout, et avaient pris...

PAMÉLA.

Tous mes diamants.

MILORD.

Ils étaient si beaux !

PAMÉLA.

Et ils allaient si bien à moi !

LORENZO.

C'est la bande que nous poursuivons, celle de Fra-Diavolo ! De quel côté se sont-ils réfugiés ?

MILORD.

Vers la montagne, et nos diamants aussi.

LORENZO, à ses soldats.

Allons, messieurs, en route ! buvez le coup de l'étrier, et dirigeons-nous de ce côté.

(Pendant que Mathéo verse à boire aux soldats.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo et à demi-voix.

On dit ce brigand si redoutable... s'il vous arrivait malheur ?

LORENZO.

Autrefois je pouvais tenir à la vie... mais maintenant...

ZERLINE.

Lorenzo !

LORENZO.

Demain vous en épouserez un autre ; vous avez eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour moi... je ne vous en ferai point de reproches... Adieu, soyez heureuse, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE.

Vous vivrez... vous vivrez... je ferai des vœux pour vous !

LORENZO.

Des vœux !... oui, faites-en pour que demain je ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE.

Que dites-vous ?

LORENZO, essuyant une larme.

Allons ! allons ! le devoir avant tout. J'espère, milord, vous rapporter de bonnes nouvelles. Adieu, père Mathéo. Adieu, Zerline... (A ses soldats.) En marche !

(Il sort avec ses soldats.)

SCÈNE III.

MILORD, PAMÉLA, MATHÉO, ZERLINE.

MILORD.

Il avait l'air bien ému, le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHÉO.

Vous vous trompez... Lorenzo n'a peur de rien... Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français... C'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut...

PAMÉLA.

Et lequel ?

MATHÉO.

Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paie de soldat, et des coups de fusil en perspective.

MILORD.

Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHÉO.

Sans cela je n'aurais pas demandé mieux...

Digitized by Google

(regardant sa fille.) mais il faut de la raison... Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.

MILORD.

Je havais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinées. (S'avançant vers Mathéo.) Messié l'hôtesse, voulez-vous rédiger une pancarte, où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu?

MATHÉO, se mettant à la table à droite, et écrivant pendant que milord lui dicte à voix basse.

Volontiers.

PAMÉLA, observant Zerline qui a été s'asseoir dans un coin à gauche.

Miss Zerline pleurait? elle avait du chagrin?

ZERLINE, essuyant ses yeux.

Moi! madame, pas du tout.

PAMÉLA.

Yes, je m'y connaissais... La petite brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait: Oh! je vous aime beaucoup!

ZERLINE, effrayée.

Madame!...

PAMÉLA.

Ce était bien... Ce était si joli les mariages d'inclination! (Tendrement.) N'est-ce pas, milord? (Voyant qu'il ne répond pas, et avec colère.) Milord?

MILORD, de l'autre côté occupé avec Mathéo.

Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentez moi... Je faisais la pancarte pour le récompense. (A Mathéo.) Vous avez écrit que je promettais trois mille francs?

PAMÉLA.

Ce était pas assez! mettez dix mille francs... L'écrin, il en valait trois cent mille! et, s'il était perdu, ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.

MILORD.

Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait par-tout, et qui s'arrêtait toujours dans les mêmes auberges.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas empêcher lui de faire le même route.

MILORD.

Vous pouvez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.

PAMÉLA, avec humeur.

On peut pas faire le musique?

MILORD.

Vous faisiez pas le musique, vous faisiez le coquetterie avec lui.

PAMÉLA.

Moi! le coquetterie!

MILORD.

Yes, milady; je l'avais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.

PAMÉLA.

Vous ne voulez pas?

MILORD.

C'est-à-dire... je voulais bien, mais je ne voulais pas! entendons-nous!

(Pendant les couplets suivants, Mathéo et Zerline vont placarder en dedans et en dehors des piliers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.)

PREMIER COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Que l'on trouve vous très aimable,
Et que de loin maint fashionable
Admire aussi votre maintien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais qu'en tous les lieux où je passe,
En lorgnant vous avec audace,
Un galantin suive vos pas;
Je voulais pas... je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Payer les bijoux et la soie;
Et pour qu'à la mode on vous voie,
Par an dépenser tout mon bien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais moi suivre votre méthode,
Mais être un époux à la mode
Comme on en voit tant ici-bas...
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

TROISIÈME COUPLET.

PAMÉLA.

Je voulais bien, je voulais bien
Être sage et jamais coquette,
Et, s'il le faut, pour ma toilette,
Ne plus depenser jamais rien;
Je voulais bien, je voulais bien,
Car, par goût et par caractère,
Je suis très douce d'ordinaire;
Mais dès qu'on dit: *Je veux*... hélas!
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Milord, je voulais pas.

MILORD.

Ah! vous voulez pas? Il faudra pourtant bien... car j'entends plus que vous voyiez jamais ce marquis napolitain.

MATHÉO, se levant et écoutant.

C'est le bruit d'une voiture!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, puis LE MARQUIS.

QUINTETTE.

MATHÉO, regardant par la droite.

Un landau qui s'arrête... ah! quel bonheur extrême!
C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.
(Voyant entrer le marquis.)
Oui, c'est un grand seigneur.

MILORD.

Qu'ai-je vu? c'est lui-même!

PAMÉLA.

C'est monsieur le marquis!

Digitized by Google

MILORD, avec fureur.

Comment! c'est encor lui?

LE MARQUIS.

Comment! c'est milady!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, MILORD, PAMÉLA, ZERLINE, MATHÉO.

LE MARQUIS.

Que vois-je? c'est elle!
C'est la charmante milady!
Que vois-je? c'est elle
Que je retrouve ici!

MILORD.

Surprise nouvelle!
Comme il regarde milady!
Surprise nouvelle!
Comment, c'est encor lui!

PAMÉLA.

Surprise nouvelle!
Il a suivi nous jusqu'ici?
Surprise nouvelle!
Comment, c'est encor lui!

ZERLINE et MATHÉO.

C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris.

MATHÉO, à ses gens, montrant le marquis.

Que l'on serve sa seigneurie...

LE MARQUIS.

J'ai le temps, pourquoi vous hâter?
(Regardant Paméla.)
Je compte en cette hôtellerie
Jusqu'à demain matin rester.

MILORD, bas à sa femme.

Vous entendez? ce départ qu'il retarde,
C'était pour vous, assurément.
Eh! comme il vous regarde!
Tenez, encore en ce moment!

LE MARQUIS.

La bonne folie!
Mon ame est ravie,
La fortune et l'amour secondent tous mes vœux.

PAMÉLA.

De moi, bien jolie,
Son ame est ravie;
Est-ce ma faute, à moi, s'il était amoureux?

ZERLINE.

Oui, cette étrangère
Aura su lui plaire;
Il lui fait les doux yeux, les yeux d'un amoureux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Que vois-je? c'est elle, etc.

MILORD.

Surprise nouvelle! etc.

PAMÉLA.

Surprise nouvelle! etc.

ZERLINE et MATHÉO.

C'est elle, c'est elle, etc.

(A la fin de ce morceau, milord force Paméla à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au marquis.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, à table; MATHÉO, ZERLINE, GARÇONS D'AUBERGE.

MATHÉO, à Zerline.

Allons donc, petite fille, servez monsieur le marquis... J'espère que monseigneur sera content du zèle de mes gens, et de ma fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé ce soir de m'absenter.

LE MARQUIS.

Ah! vous partez?

MATHÉO.

Dans l'instant. Je vais coucher à deux lieues d'ici chez Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec toute la noce.

ZERLINE, à part.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge?

MATHÉO.

Vous, monseigneur, et ceux que vous venez de voir, milord et milady.

LE MARQUIS.

Pas d'autres? (Après un instant de réflexion.) Milady est jolie; mais milord est de mauvaise humeur.

ZERLINE.

On le serait à moins. Il a été attaqué et dévalisé par les bandits de la montagne.

LE MARQUIS, toujours mangeant.

Pas possible! je ne crois pas aux voleurs.

MATHÉO.

Moi, j'y crois comme en Dieu et en Notre-Dame-des-Rameaux, notre patronne.

LE MARQUIS.

Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru de jour et de nuit les montagnes, et je n'ai jamais été attaqué.

MATHÉO.

Autrefois, peut-être; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établi dans ce canton...

LE MARQUIS.

Fra-Diavolo? Qu'est-ce que c'est que cela?

ZERLINE.

Vous n'en avez pas entendu parler? un fameux bandit...

MATHÉO.

Qui est par-tout...

ZERLINE.

Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHÉO.

Il a une amulette qu'il a volée à un cardinal, et qui le rend invisible.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Voyez-vous cela!

ZERLINE.

Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS.

Vraiment!

ZERLINE.

Oui, monseigneur; et comme dit la chanson...

LE MARQUIS.

Il y a une chanson sur lui?

MATHÉO.

Une fameuse en son honneur!... Vingt-deux couplets!... Si, pendant son diner, monseigneur veut permettre...

LE MARQUIS.

Est-on obligé de l'entendre tout entière?

MATHÉO.

C'est au choix des voyageurs; on ne force personne.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

MATHÉO, détachant de la muraille une mandoline, et la présentant à Zerline.

Tiens, ma fille...

ZERLINE, la repoussant de la main et la plaçant près d'elle sur le coin de la table.

Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

PREMIER COUPLET.

Voyez, sur cette roche,
Ce brave à l'air fier et hardi;
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manteau
Du velours le plus beau.
Tremblez!... au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

DEUXIÈME COUPLET.

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend;
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête
(Témoin la fille de Pietro),
Pensive rentre au hameau,
Dans un trouble nouveau.
Tremblez!... car, voyant la fillette,
Tout bas chacun répète:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

TROISIÈME COUPLET.

LE MARQUIS, se levant.

Il se peut qu'on s'abuse,
Ma chère enfant; peut-être aussi
Tout ce qui se prend ici
N'est-il pas pris par lui.
Souvent, quand on l'accuse,
Auprès de vous maint jouvenceau,
Pour quelque larcin nouveau
Se glisse incognito!
Tremblez!... cet amant qui soupire,
C'est de lui qu'on peut dire:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; BEPPO, GIACOMO, paraissant près des piliers du fond.

ZERLINE.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu!

MATHÉO, brusquement.

Qu'est-ce? que demandez-vous?

BEPPO.

L'hospitalité pour cette nuit.

GIACOMO.

Au nom de Notre-Dame-des-Rameaux!

MATHÉO.

On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPO.

Nous sommes des pèlerins.

ZERLINE.

Mon père, si c'était vrai!

MATHÉO.

Sous un pareil costume!

BEPPO.

Nous sommes partis pour remplir un vœu.

MATHÉO.

Et lequel?

GIACOMO.

Celui de faire fortune.

MATHÉO.

Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

LE MARQUIS, se levant et ouvrant sa bourse, où il prend un peu de monnaie.

Peut-être! tenez... tenez, voici ce que je vous donne au nom de cette belle enfant.

BEPPO et GIACOMO.

Ah! monsieur le marquis!

MATHÉO, étonné.

Ils vous connaissent?

LE MARQUIS.

Oui, ce sont de pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à qui j'ai déja fait l'aumône... Monsieur l'hôte, je veux bien payer leur souper et leur coucher.

MATHÉO.

Ce sera un écu par tête.

LE MARQUIS.

Par tête?... c'est peut-être plus qu'elles ne valent... n'importe!

MATHÉO, recevant l'argent.

Dès que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin d'autre recommandation.

ZERLINE.

Mon père, on va les loger tout là haut?

Digitized by Google

MATHÉO.

Pas dans la maison, sur-tout quand je vais passer la nuit dehors... Jean, vous leur donnerez un morceau, et puis vous les conduirez vous-même à la grange, ici à côté. (Aux autres gens de l'auberge.) Rentrez, et préparez le souper de milord. (A Zerline.) Toi, ma fille, tu vas me reconduire à quelques pas d'ici, jusqu'à l'ermitage, et nous parlerons de ton prétendu. (Au marquis.) Adieu, monsieur le marquis; j'espère, demain matin, en revenant avec mon gendre, retrouver encore votre seigneurie.

LE MARQUIS.

Je l'espère aussi... je me lève tard... Adieu, notre hôte, bon voyage. Adieu, ma belle enfant.

(Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie; Mathéo, qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond avec Zerline.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

(Le marquis est assis sur le devant du théâtre, près de la table à droite, et tient un cure-dent; Beppo et Giacomo regardent si tout le monde est parti.)

BEPPO, redescendant le théâtre, et prenant la bouteille qui est sur la table, se verse un verre de vin.

A ta santé!

LE MARQUIS, se retournant avec hauteur.

Heim!

BEPPO, de même.

Je dis : A ta santé!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que de pareilles manières?

GIACOMO, le chapeau bas.

Excusez, capitaine; c'est une recrue qui ne sait pas encore le respect qu'on vous doit. (Bas à Beppo.) Ote donc ton chapeau! Il n'est pas encore au fait, mais il sort d'une bonne maison; c'est un ancien intendant qui veut travailler maintenant en brave, et à découvert.

LE MARQUIS.

Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être honnête et savoir vivre. Je n'ai jamais vu, dans l'origine, de troupe plus mal composée que celle que j'ai l'honneur de commander. Les bandits les plus mal élevés!... et si je n'y avais établi l'ordre et la discipline... (A Giacomo, lui montrant une carafe et relevant la manche de son pourpoint.) Verse-moi de l'eau! (A Beppo, tout en se lavant les mains.) A la première familiarité je te fais sauter la cervelle... cela t'apprendra.

BEPPO.

Eh bien! par exemple!

GIACOMO.

Il le ferait comme il le dit.

BEPPO, tremblant.

Hein!

LE MARQUIS.

Une serviette! (S'essuyant les mains.) Qu'y a-t-il de nouveau, et qui vous amène?

BEPPO, chapeau bas.

L'entreprise a réussi; nous avons arrêté le milord et ses diamants.

LE MARQUIS.

Crois-tu que je ne sois pas au fait? je le savais déja.

GIACOMO.

Toutes les indications que vous nous aviez données étaient si exactes!

LE MARQUIS.

Je le crois bien; depuis trois jours que je les suis à la piste, que je dîne avec eux dans les mêmes auberges, et que tous les soirs je chante des barcarolles avec milady, vous croyez que ce n'est pas fatigant!

GIACOMO.

Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour nous.

LE MARQUIS.

Milord ne s'est pas défendu et nous n'avons perdu personne?

GIACOMO.

Non, capitaine, au contraire; le postillon était un ancien qui nous avait quittés, et qui demande à s'enrôler de nouveau.

LE MARQUIS.

Est-il entre vos mains?

GIACOMO.

Oui.

LE MARQUIS, se curant les dents et arrangeant sa chemise devant un miroir de poche.

Qu'on le fusille!... je n'aime pas l'inconstance; dans notre état, s'entend... près des belles, c'est autre chose... et puisque, grace à milord, nous avons des diamants, tu en enverras pour six mille écus à Fiorina, cette jeune cantatrice que je protége; j'aime les arts et sur-tout la musique.

GIACOMO.

Oui, capitaine.

LE MARQUIS.

Eh bien! est-ce tout?

GIACOMO.

Non vraiment... et nous craignons d'avoir été trompés.

LE MARQUIS.

Comment cela?

GIACOMO.

Cette cassette que vous nous aviez annoncée et que milord devait avoir dans sa voiture...

LE MARQUIS.

Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à Livourne chez un banquier; du moins milady me l'avait dit.

GIACOMO.

Impossible de les trouver.

LE MARQUIS.

Imbécile!... manquer une si belle opération!

Digitized by Google

BEPPO.

Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dépensés?

LE MARQUIS.

Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même! Mais je saurai à tout prix ce que cet or est devenu... Laissez-moi. (A part.) Allons, il faudra encore faire de la musique avec milady. Ces coquins-là sont-ils heureux de m'avoir! (Regardant par la porte de l'auberge.) C'est elle! (Apercevant Beppo et Giacomo qui sont au fond du théâtre.) Eh bien! vous n'êtes pas encore partis!...

(Ils disparaissent par la droite.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, PAMÉLA.

RÉCITATIF.

PAMÉLA, sortant de l'auberge.

Oui, je vais commander le punch à vous, milord.

LE MARQUIS, s'avançant.

Charmante milady!

PAMÉLA, effrayée.

Comment! c'est vous encor?
Et mon époux était dans la chambre voisine;
Lui, si jaloux, jaloux comme Othello!

LE MARQUIS.

Est-ce donc l'offenser que chanter un duo?
(Prenant la mandoline que Zerline a placée sur le coin de la table à la cinquième scène.)
Et nous pouvons, sur cette mandoline,
Répéter tous les deux cet air
Que nous commençâmes hier.

PAMÉLA, regardant à gauche par la porte de l'auberge.

Ah! je l'entends! c'est lui...

DUO.

LE MARQUIS, saisissant brusquement la mandoline et en jouant.

« Le gondolier fidèle
« Brave, pour voir sa belle,
« Les autans ennemis.
(La regardant.)
« De loin, s'il obtient d'elle
« Un regard, un souris,
« C'est toujours ça de pris. »
(Il regarde vers la gauche si l'on ne vient pas, et remet la mandoline sur la table en s'adressant à Paméla.)
Faut-il que votre cœur ignore
Le feu brûlant qui me dévore!

PAMÉLA, voulant s'éloigner.

Monsieur, je ne puis écouter...

LE MARQUIS, la retenant.

Je me tais, vous pouvez rester;
Oui, vous admirer en silence
Ne peut vous paraître une offense.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas, je le croi,
Empêcher vous d'admirer moi.

LE MARQUIS.

Ah! combien mon ame est ravie
En contemplant ces traits charmants,
Cette robe simple et jolie!...
(Regardant un médaillon qui est à son cou.)
Ah! grand Dieu! les beaux diamants!

PAMÉLA.

Les seuls échappés au pillage,
Tant je les cachais avec soin!

LE MARQUIS, à part.

Les maladroits! Ah! quel dommage!
(Haut, à Paméla, d'un ton galant.)
Pour plaire en avez-vous besoin?
Mais plus je considère
Ce riche médaillon... il contient un secret?

PAMÉLA.

Pour lui mon époux l'a fait faire,
Car il renferme mon portrait.
(L'ouvrant et lui montrant.)
Trouvez-vous ressemblant?

LE MARQUIS, affectant un trouble amoureux.

O ciel! il se pourrait!...
(Le regardant avec ivresse.)
Voilà ce regard doux et tendre,
Voilà ces traits si gracieux;
Je crois la voir, je crois l'entendre.
(Avec délire.)
Mon ame a passé dans mes yeux...
(Avec rage.)
Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare...
(Il met le portrait dans sa poche.)

PAMÉLA.

Que faites-vous!

LE MARQUIS.

Je m'en empare.

PAMÉLA, troublée et voulant le reprendre.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

Jamais, jamais il ne me quittera.

PAMÉLA.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Oui, sur mon cœur toujours il restera.

PAMÉLA.

C'est mon mari!...
(Milord sort de l'hôtellerie; et le marquis, saisissant vivement la mandoline, reprend le premier motif.)
« Le gondolier fidèle
« Brave sur sa nacelle
« Les jaloux, les maris.
« Quand son cœur, de sa belle
« Presse les traits chéris,
« C'est toujours ça de pris. »

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD, passant entre eux deux.

TRIO.

MILORD.

Bravi!... bravi!...

Digitized by Google

PAMÉLA.

Ah! c'était vous?

MILORD.

Oui, milady.

PAMÉLA.

Nous faisions de la musique.

MILORD.

Je n'aime pas la musique.

ENSEMBLE.

PAMÉLA.

Combien moi, j'aimais la musique!
Elle me plaisait fort;
Mais je vois, c'est unique,
Qu'elle ennuyait milord.
Jamais, avec milord,
Nous ne sommes d'accord.

LE MARQUIS.

Bravo, bravo, c'est la musique
Qui nous a mis d'accord;
Il faudra qu'on s'explique
Et qu'on m'instruise encor.
Enlevons à milord
Et sa femme et son or.

MILORD.

Toujours ensemble, c'est unique,
Ils sont très bien d'accord;
Aussi cette musique
A moi me déplaît fort,
Et peut faire du tort
A l'honneur d'un milord.

PAMÉLA.

Nous répétions cette barcarolle...

MILORD.

C'était bien aimable à vous pendant que je m'impatientais, moi, pour le punch!

LE MARQUIS.

Permettez donc, milord; puisque vous preniez du punch, nous pouvions bien faire de la musique.

MILORD.

Oui, si j'en avais pris!... mais j'en prenais pas... j'en attendais.

LE MARQUIS.

Que ne le disiez-vous? Holà! quelqu'un.

MILORD.

Ce était pas besoin... je avais plus soif... je l'avais perdu, le soif.

LE MARQUIS.

Depuis la perte de vos diamants!

MILORD.

Oui, cela et puis autre chose encore...

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'il serait arrivé malheur à ces cinq cent mille francs en or que vous alliez placer à Livourne?

MILORD.

Je les avais toujours.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux!... je respire... car si vous les aviez perdus... j'en aurais été aussi fâché que vous-même.

PAMÉLA.

Que vous étiez bon!

LE MARQUIS.

Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MILORD.

Je remerciais vous; (tirant son portefeuille.) je avais déja regarni le mien.

LE MARQUIS.

Et comment cela! comment avez-vous pu sauver votre or?

MILORD.

Par un moyen bien adroit que je ne disais à personne.

LE MARQUIS.

Vous avez de l'esprit.

MILORD.

Je croyais bien...

PAMÉLA.

Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, et il les avait fait coudre.

LE MARQUIS, vivement.

Où cela?

MILORD, riant.

Devinez.

LE MARQUIS.

Moi, je ne devine jamais rien....

MILORD.

Dans mon habit, et dans la robe de milady.

LE MARQUIS.

Il serait possible!... (regardant la robe de Paméla.) ce tissu charmant et précieux... (Se retournant en riant vers milord.) C'est impayable.

MILORD, riant aussi.

Yes, yes, nous étions tout cousus d'or.

LE MARQUIS.

C'est bon à savoir.

(En ce moment on entend en dehors une marche guerrière. Milord et Paméla vont regarder par le fond.)

FINAL.

MILORD et PAMÉLA.

Écoutez!...

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette marche guerrière?

BEPPO et GIACOMO entrent mystérieusement et disent à demi-voix au marquis, sur le devant du théâtre:

Un brigadier et des soldats
Qui vers ces lieux portent leurs pas.
Fuyons!

LE MARQUIS.

Jamais! Poltrons du cœur!

BEPPO.

Je n'en ai guère...

LE MARQUIS.

Auprès de moi n'êtes-vous pas?

Digitized by Google

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LORENZO, CHOEUR DE SOLDATS, ZERLINE, GENS DE L'AUBERGE et DU VILLAGE.

LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Réjouissons-nous ;
Victoire, victoire !
Pour nous quelle gloire !
Ils sont tombés sous nos coups.

ZERLINE, courant à Lorenzo.

C'est lui que je revois !

MILORD et PAMÉLA, à Lorenzo.

De grace, expliquez-vous.

LORENZO.

En silence et dans l'ombre
Suivant leurs pas errants,
Dans un défilé sombre
J'ai surpris ces brigands.

LE MARQUIS, à part.

Et je n'étais pas là !

LORENZO.

Long-temps avec audace
Ils se sont comportés ;
Vingt d'entre eux sur la place
En braves sont restés !

LE MARQUIS, à part.

O fureur !

LORENZO.

Mais l'effroi qui les gagne
Disperse ces bandits,
L'écho de la montagne
A répété ces cris :

LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Réjouissons-nous ;
Victoire ! victoire !
Pour nous quelle gloire !
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO, à milord.

Sur l'un de ces brigands, couché sur la poussière,
J'ai retrouvé, milord, cet écrin !...

MILORD et PAMÉLA, s'en emparant.

C'est le mien !
O sort heureux !

LE MARQUIS, à part.

O sort contraire !
(Montrant Lorenzo.)
Par lui perdre à-la-fois mes soldats et mon bien !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, LORENZO et LE CHOEUR.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras ;
Son sang expiera son offense ;
Oui, je vous promets son trépas.
Oui, je jure ici son trépas !

ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

Honneur à sa vaillance !
Le ciel a protégé son bras ;
Oui, je renais à l'espérance.
Pour moi quel moment plein d'appas,
Oui, quel moment plein d'appas !

LORENZO et LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Réjouissons-nous ;
Victoire ! victoire !
Pour nous quelle gloire !
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO.

Adieu, milord...

ZERLINE.

Déja quitter cette demeure !

LORENZO.

Il le faut.

ZERLINE.

Pourquoi donc repartir à cette heure ?

LORENZO.

Le chef de ces bandits a su nous échapper ;
Mais je suis sur sa trace, il ne peut nous tromper.
Adieu, Zerline.

PAMÉLA, le retenant.

Un instant, je vous prie ;
(A milord.)
Le portefeuille à vous ?

MILORD, le retirant avec peine de sa poche.

Et pourquoi, chère amie ?

PAMÉLA, ouvrant le portefeuille, y prenant des billets de banque et s'adressant à Lorenzo.

Milord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur,
De ces dix mille francs est votre débiteur ;
(Montrant la pancarte du fond.)
Lisez plutôt.

LORENZO, repoussant les billets.

Jamais ! quelle idée est la vôtre ?

PAMÉLA, à demi-voix

C'est la dot de Zerline, acceptez aujourd'hui
Un trésor qui pourrait vous en donner un autre.

ZERLINE, les prenant vivement.

Moi, j'accepte pour lui ;
Le voilà riche, Dieu merci !
Autant que son rival.

LORENZO, avec joie et vivement.

Et je puis...

ZERLINE, de même.

A mon père...

LORENZO.

Demander...

ZERLINE.

Dès demain...

LORENZO.

Et ton cœur...

ZERLINE.

Et ma main.

LORENZO.

O sort prospère !

ZERLINE.

Heureux destin !

Digitized by Google

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

LORENZO et ZERLINE.

Ah! je renais à l'espérance,
Le ciel me ramène en tes bras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence;
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD et PAMÉLA.

Rendons honneur à sa vaillance,
Le ciel a protégé son bras.
(Regardant l'écrin.)
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.
Quel moment plein d'appas!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expiera son offense;
Oui, je jure ici son trépas!

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire, etc.

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.)

LE MARQUIS, bas à Beppo et à Giacomo, sur le devant, à droite.

Tout nous sourit, sachons attendre.
Le père ne peut revenir.

BEPPO.

Et ces soldats?

LE MARQUIS.

Ils vont partir.
Ils vont ailleurs pour nous surprendre!

LORENZO, au fond.

Partons, mes braves compagnons!

LE MARQUIS.

Ils s'éloignent et nous restons.

ZERLINE, à Lorenzo.

Demain, songe au bonheur que le ciel te destine.

LE MARQUIS, bas à ses compagnons.

L'or et les diamants, et la dot de Zerline
Cette nuit...

BEPPO.

Sont à nous, et nous les reprendrons.

ENSEMBLE.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE, LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE.

A demain, à demain, oui, nous nous reverrons.
Demain, demain nous reviendrons.
Partons, partons.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds.
Ils sont à nous, oui, j'en réponds,
Nous les tenons.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS et SES COMPAGNONS, LORENZO, ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

LE MARQUIS et SES COMPAGNONS.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expiera son offense,
Et je jure ici son trépas;
Oui, je jure son trépas.

LORENZO et ZERLINE.

Mon cœur renaît à l'espérance;
Demain, demain tu reviendras;
Oui, demain tu m'appartiendras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence.
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD et PAMÉLA.

Le ciel protége sa vaillance!
Il doit encor guider ses pas.
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! victoire!
Dieu combat pour nous.
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Il va tomber sous nos coups.

(Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que des gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Paméla et à milord qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la grange qui est à droite du théâtre, et les emmène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre d'auberge. Sur les deux premiers plans, à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur; sur le second plan, à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir; à droite, sur le second plan, une porte conduisant dans l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.

SCÈNE I.

ZERLINE, tenant à la main un bougeoir et des flambeaux. Elle entre par la porte à droite qu'elle laisse ouverte, et parle à la cantonade.

RÉCITATIF.

Ne craignez rien, milord!... oui, je vais sur-le-[champ,
Pendant que vous êtes à table,
Préparer votre lit et votre appartement.
(Descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table.)
On n'entendit jamais de tapage semblable;
J'en perdrai la tête, je crois:
Aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,
Et de tous ces messieurs écouter les fleurettes,
On n'a pas un instant à soi.

Digitized by Google

AIR.

Quel bonheur! je respire... Oui, je suis seule ici;
On me laisse un instant: qu'au moins il soit pour lui!

A peine ai-je le temps de dire que je l'aime.
De peur de l'oublier je le dis à moi-même...
Non, pour moi ce mot-là
Jamais ne s'oubliera...
(Montrant son cœur.)
Son souvenir est là!
Quel bonheur! je respire... Oui, je suis seule ici;
On me laisse un moment, qu'au moins il soit pour lui!

Ce ne sera pas long, car voilà que l'on monte déja. (A milord et à sa femme qui entrent.) Quand milord et milady voudront, leur appartement est prêt. Au bout du corridor.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MILORD, MILADY.

TRIO.

MILORD.

Allons, ma femme,
Allons dormir.
Déja le sommeil me réclame.
Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

PAMÉLA.

Eh quoi! milord, déja dormir?
Déja le sommeil vous réclame!
Jadis, je crois m'en souvenir,
Vous étiez moins prompt à dormir.

MILORD.

Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

ENSEMBLE.

ZERLINE, PAMÉLA et MILORD.

ZERLINE.

Après un an de mariage,
On querelle donc son mari?
Avec le mien, dans mon ménage,
Il n'en sera jamais ainsi.

PAMÉLA.

Après un an de mariage,
Comment! déja changer ainsi?
Voyez donc le joli ménage,
Voyez donc l'aimable mari!

MILORD.

Après un an de mariage,
Comment! déja changer ainsi?
Voyez donc le joli ménage!
Je reconnais plus milady.

MILORD.

Il est minuit, c'est très honnête;
Il faut partir de grand matin.

PAMÉLA.

Non vraiment: je reste à la fête;
(Montrant Zerline.)
Sa noce, elle avait lieu demain.

ZERLINE.

Croyez à ma reconnaissance.

PAMÉLA.

Je veux vous donner des avis.
Ma chère enfant, je veux d'avance
Vous prévenir sur les maris.
Voyez-vous bien, tous les maris...

MILORD, l'interrompant.

Allons, ma femme, allons dormir.

ENSEMBLE.

PAMÉLA et ZERLINE.

PAMÉLA.

Eh quoi! milord, déja, etc.

ZERLINE.

Milord, milord aime à dormir.

ZERLINE, le bougeoir à la main.

Milord voudrait-il quelque chose?

MILORD.

Un oreiller.

ZERLINE, allant en prendre un dans le cabinet à droite.

C'est là, je crois!

PAMÉLA, à Zerline.

Où donc est la soubrette à moi?

ZERLINE.

De moi que madame dispose.

(Au moment où ils vont sortir, milord s'arrête et regarde au cou de sa femme.)

MILORD.

Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,
Du médaillon que d'ordinaire
J'ai l'habitude ici de voir
Attaché par un ruban noir!

PAMÉLA, un peu troublée.

Ce portrait?

MILORD.

Oui, ce médaillon.

PAMÉLA, troublée.

Il est... il est...

MILORD.

Où donc?

PAMÉLA.

Allons, milord, allons dormir, etc.

(Reprise de l'ensemble.)

(Zerline, qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les éclairant, dans la chambre à gauche. Milord et sa femme la suivent. La chambre reste dans l'obscurité.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, seul, entrant mystérieusement.

(Au moment où ils sortent, le marquis paraît au haut de l'escalier à droite.)

Ils sont tous retirés dans leurs appartements, et personne, grace au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, la seconde chambre au bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce celle-ci?

Digitized by Google

(Regardant par la porte à droite que Zerline a laissée ouverte.) Non, un cabinet noir avec des porte-manteaux, des rideaux... (Regardant de l'autre côté.) Alors voilà sans doute la porte du corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logés dans la grange. (Ouvrant la fenêtre du fond.) Ils devraient déja être dehors... et je ne les vois pas!... La nuit est si sombre... Peut-être rôdent-ils autour de la maison. (Apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs.) Allons, le signal convenu. Et si on m'entendait! qu'importe!... Je ne peux pas dormir... je chante... On chante jour et nuit en Italie. D'ailleurs ma chanson n'éveillera pas de soupçons. C'est celle que fredonnent toutes les jeunes filles qui attendent leurs amoureux : et elle est joliment connue dans le pays.

BARCAROLLE.

Agnès la jouvencelle,
Aussi jeune que belle,
Un soir à sa tourelle
Ainsi chantait tout bas :
La nuit cachera tes pas,
On ne te verra pas;
La nuit cachera tes pas;
Et je suis seule, hélas!
C'est ma voix qui t'appelle,
Ami, n'entends-tu pas?

DEUXIÈME COUPLET.

L'instant est si prospère!
Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire,
Pourquoi ne viens-tu pas?
Le jour, ma grand'mère, hélas!
Est toujours sur nos pas.
Mais ma grand'mère, là bas,
Dort après son repas.
L'instant est si prospère!
Ami, n'entends-tu pas?

(A la fin du couplet, Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

LE MARQUIS.

Entrez sans bruit.

GIACOMO.

Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis.

BEPPO.

Et nous voici exacts au rendez-vous.

LE MARQUIS.

Silence! milord et milady viennent d'entrer dans leur chambre.

GIACOMO.

Et les cent mille écus de diamants qu'ils nous ont pris?

BEPPO.

Les cinq cents billets de banque qu'ils nous ont dérobés?

LE MARQUIS, montrant leur appartement.

Sont là!... avec eux. (Voyant qu'ils font un mouvement pour y courir.) Où allez-vous?

GIACOMO.

Reprendre notre bien.

LE MARQUIS.

Un instant!... ils ne sont pas encore endormis, il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir... cette petite servante...

GIACOMO.

Zerline?

BEPPO.

Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille francs à nous, qu'elle a détournés de la masse.

LE MARQUIS.

Ils nous reviendront; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus... c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par San-Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, ou je ne suis pas Italien!

ZERLINE, en dehors de la porte à gauche.

Bonsoir, milord; il ne vous faut plus rien?

LE MARQUIS.

On vient... (Leur montrant la porte à droite.) Dans ce cabinet... derrière ces rideaux...

BEPPO, hésitant.

Ces rideaux!...

LE MARQUIS.

Eh oui!... jusqu'à ce que la petite soit partie!

(Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite dont ils referment la porte.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, cachés; ZERLINE, tenant un bougeoir.

(Le théâtre redevient éclairé.)

ZERLINE.

Bonne nuit, milord; bonne nuit, milady... Oh! vous dormirez bien: la maison est très sûre et très tranquille. (Posant son bougeoir sur la table, près du lit.) Grace au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi; et je ne suis pas fâchée d'en faire autant... je suis fatiguée de ma journée... dépêchons-nous de dormir, car il est déja bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied. (Elle s'approche du lit, dont elle ôte la courte-pointe.) Mon lit ne vaut pas celui de milord; non certainement... (Elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de ployer. Elle laisse la porte ouverte; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur. Continuant à parler, elle se rapproche de son lit et tourne le dos au cabinet.) Mais

Digitized by Google

c'est égal... j'ai idée que j'y dormirai mieux... je suis si heureuse !...

GIACOMO, paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte.)

Il paraît que c'est sa chambre.

BEPPO, de même.

Qu'allons-nous faire ?

LE MARQUIS, de même.

Attendre qu'elle soit couchée et endormie.

BEPPO.

Alors, qu'elle se dépêche.

ZERLINE.

Demain matin Lorenzo reviendra ; il demandera ma main à mon père, qui ne pourra la lui refuser; car il est riche... il a dix mille francs!... (Les tirant de son corset.) Les voilà!... ils sont à lui... qu'est-ce que je dis? ils sont à nous... le compte y est-il? oui vraiment! J'ai toujours peur qu'il n'en manque... Qu'ils sont jolis ! que je les aime! (Elle les porte à sa bouche.) Aussi ils ne me quitteront pas. (Allant les mettre sous son oreiller.) Ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

BEPPO, à part, dans le cabinet.

Ces coquins de billets !

LE MARQUIS.

Te tairas-tu ?

BEPPO, avec mauvaise humeur.

On ne peut plus parler maintenant...

ZERLINE va chercher la table qui est à côté du lit, et sur laquelle est un miroir en pupitre.

Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre! Je lui parlerai franchement; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela le consolera; et demain, à cette heure-ci, peut-être que je serai la femme de Lorenzo... (S'arrêtant.) Sa femme!... il est vrai qu'il y a si long-temps que j'y rêve... tous les soirs en me couchant; mais maintenant il n'y a plus à dire.

(Sur la ritournelle de l'air suivant, elle s'assied près de la table et commence sa toilette de nuit; elle détache son collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.)

CAVATINE.

Oui, c'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie !
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Que mon ame est ravie !
C'est demain ! c'est demain !...
C'est demain !

(Détachant son fichu.)

Nous ferons bien meilleur ménage
Que cette Anglaise et son époux;
Car Lorenzo n'est pas volage,
Il ne sera jamais jaloux...
Aye, aye ! je n'y prends pas garde,
Et je me pique !...

(Elle presse son doigt.)

BEPPO, regardant par la porte vitrée.

Elle est jolie ainsi.

(Sur un geste menaçant que lui fait le marquis.)

Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS, le repoussant et prenant sa place.

Va-t'en ! c'est moi qui dois tout observer ici.

ZERLINE, continuant l'air en faisant sa toilette.

Je suis sûre de mon mari :
En sa femme il a confiance ;
Aussi pour moi quelle espérance !

C'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie;
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main !
Que mon ame est ravie !
C'est demain ! c'est demain !...
C'est demain !

(Elle a ôté son tablier, ses manches et son corset; elle reste le cou et les bras nus, et avec une petite robe de dessous.)

Pour moi, je n'ai pas l'élégance
Ni les attraits de milady.

(Se regardant.)

Pourtant Lorenzo, quand j'y pense,
N'est pas à plaindre, Dieu merci !

(Se retournant pour voir sa taille.)

Oui, voilà pour une servante
Une taille qui n'est pas mal;
Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal :
Je crois qu'on en voit de plus mal.

(Avec satisfaction.)

Oui... oui... j'en suis assez contente.

LE MARQUIS, et les deux autres dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire.)

Ah ! ah ! c'est original.

ZERLINE, effrayée, s'arrêtant.

Je crois qu'on vient de rire.

(Elle remonte le théâtre, écoute du côté du cabinet et n'entend plus rien.)

Est-ce en la chambre de milord?

(Allant écouter.)

Non... il ne rit jamais; je n'entends rien ! il dort...

(Reprenant avec gaîté.)

C'est demain ! c'est demain !
Ce jour que je desire,
C'est demain ! c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Ah ! quel bonheur de dire :
C'est demain, c'est demain !

(Elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses souliers.)

Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS et SES COMPAGNONS.

C'est heureux !

ZERLINE.

Lorenzo, que ton doux souvenir
Pour un seul instant m'abandonne !
Laisse-moi prier ma patronne...

(Se mettant à genoux près du lit.)

O Vierge sainte en qui j'ai foi !
Veillez sur lui ! veillez sur moi!

(Se relevant et s'asseyant sur le lit.)

Bonsoir... bonsoir, mon ami...
Mon mari...
O Vierge sainte en qui j'ai foi !
Priez pour lui ! priez pour m...

(Le sommeil la saisit, ses yeux se ferment, et sa tête tombe sur son oreiller.)

Digitized by Google

LE MARQUIS, BEPPO, et GIACOMO, sortant du cabinet.

Que la prudence
Guide nos pas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

LE MARQUIS, s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint.

Elle dort !

BEPPO.

Non sans peine.
Je croyais, capitaine,
(Montrant le cabinet.)
Que nous y resterions toujours.

GIACOMO.

Qu'une jeune fillette
Est longue en sa toilette,
Ainsi qu'en ses pensers d'amours !

BEPPO.

Entrons chez milord !...

LE MARQUIS.

Du mystère !

GIACOMO, montrant son poignard.

Je sais comment le faire taire.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence
Veut son trépas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

GIACOMO, prêt à entrer dans la chambre de milord.

Marchons !

BEPPO, l'arrêtant et lui montrant Zerline.

Et cette jeune fille
Que le bruit pourrait réveiller,
A son secours peut appeler.

LE MARQUIS.

Beppo par la prudence brille.

GIACOMO.

Que faire ?

BEPPO.

Commençons par elle.

GIACOMO, au marquis.

Le veux-tu ?

LE MARQUIS.

C'est dommage !

BEPPO.

Qu'ai-je entendu ?
Le capitaine y met de la délicatesse !

LE MARQUIS.

Moi, faquin ! pour qui me prends-tu ?
(Lui donnant son poignard.)
Tiens, frappe ! et point de faiblesse.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence
Veut son trépas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

(Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateurs. Il lève le poignard pour frapper Zerline.)

ZERLINE, dormant et répétant les derniers mots de sa prière.

O Vierge sainte en qui j'ai foi !
Veillez sur lui ! veillez sur moi !
(Beppo, troublé, hésite.)

GIACOMO.

N'importe, frappe !

LE MARQUIS, détournant la tête.

Allons, n'hésite pas.

(Beppo lève le bras de nouveau, et va frapper, lorsqu'on entend heurter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent.)

C'est en dehors, c'est à la grande porte !
Que veut dire ce bruit ?
(On frappe plus fort.)

ZERLINE, étendant les bras.

Quoi ! déja m'éveiller ! Qui frappe de la sorte
Au milieu de la nuit ?

LE CHOEUR, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge !
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite, qu'on les héberge !
Car ce sont des carabiniers ;
Oui, ce sont des carabiniers.

BEPPO.

(Tremblant.)
Des carabiniers ! Capitaine !

LE MARQUIS, froidement.

As-tu donc peur ?

BEPPO.

Qui les ramène ?

LORENZO, en dehors.

Zerline ! Zerline ! écoute-moi !
C'est ton amant qui revient près de toi.

ZERLINE, avec joie.

C'est Lorenzo !

GIACOMO.

Grands dieux !

LE MARQUIS, avec colère.

Ah ! j'en aurai vengeance !
Mais d'ici là de la prudence !

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, se retirant vers le cabinet.

Que la prudence
Guide nos pas !
Faisons silence ;
Ne nous montrons pas.

LORENZO et CAVALIERS, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge !
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite, qu'on les héberge !
Ce sont les carabiniers.

(Ils frappent de nouveau à la porte.)

ZERLINE, qui pendant le chœur précédent s'est habillée à la hâte, a remis ses souliers, etc.

Mais un instant ! un instant, par Notre-Dame, donnez-vous patience. (Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.) Est-ce bien vous, Lorenzo ?

LORENZO, en dehors.

Sans doute.

Digitized by Google

ZERLINE.

Vous en êtes bien sûr?

LORENZO.

Moi et mes camarades que depuis une heure vous faites attendre.

ZERLINE.

Il faut bien le temps de s'habiller! quand on est réveillée en sursaut... Mais, tenez... (Jetant une clef par la fenêtre.) Vous entrerez par la cuisine, en voici la clef; la lampe y est allumée, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre. (Elle referme la croisée, et revient près du lit achever sa toilette.) Dépêchons-nous à grand renfort d'épingles... Encore faut-il être présentable, sur-tout devant des militaires... c'est terrible!

(Le bruit redouble en bas à gauche; en dehors, on entend milord.)

MILORD.

Calmez-vous, milady! je allais voir ce que c'était... je avais payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent!

SCÈNE VI.

ZERLINE; LORENZO, entrant par la porte à droite, puis MILORD.

ZERLINE, apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit.

Ah! mon Dieu! c'est déja vous! on n'entre pas ainsi à l'improviste chez les gens! c'est très mal!

LORENZO.

Ma Zerline, pardonne-moi; tu es si jolie dans ce négligé!

MILORD, entrant et apercevant Lorenzo.

C'est vous la brigadier... D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi?

LORENZO.

De bonnes nouvelles! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

ZERLINE et MILORD.

Vraiment?

LORENZO.

Nous avions de mauvais renseignements et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici, nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit: Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terracine.

ZERLINE.

Il serait possible!

LORENZO.

Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter; ce que j'ai accepté, et de grand cœur; quand il ne servirait qu'à le désigner, c'est déja beaucoup, et nous allons nous remettre à sa poursuite; mais auparavant j'ai voulu faire prendre à mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit, et meurent de faim.

MILORD.

Mourir de faim! c'était un vilain mort!

ZERLINE.

Jésus, Maria! Et vous, monsieur?

LORENZO.

Et moi aussi! pour être brigadier cela n'empêche pas.

ZERLINE.

Il y a d'autres auberges où vous auriez depuis long-temps trouvé à souper?

LORENZO.

Il n'y avait que celle-ci où j'aurais trouvé Zerline.

ZERLINE.

Ah! ah! c'est pour cela?

LORENZO.

Justement, aussi je disais toujours: Cavaliers! En avant, marche! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

ZERLINE.

Ce pauvre garçon! je vais vous chercher à manger.

LORENZO.

Non, commencez par mes camarades... eux qui ne sont pas amoureux, sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

ZERLINE.

Ma Zerline! Il se croit déja mon mari.

LORENZO, la serrant dans ses bras.

Pas aujourd'hui... mais demain!

ZERLINE.

Finissez, monsieur! finissez! Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Et tenez! tenez, voilà vos camarades qui s'impatientent.

(On entend les cavaliers qui sonnent et frappent sur les meubles.)

Holà! la fille. Holà! quelqu'un.

ZERLINE, se dégageant des bras de Lorenzo.

Ils ne sont pas comme vous! ils sont bien sages... Voilà, voilà... Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter... Eh! mon Dieu! quel tapage!

(Elle sort en courant. — Il est grand jour.)

SCÈNE VII.

LORENZO, MILORD.

MILORD.

Et moi, messié le brigadier, je allais retrouver milady qui était capable pour mourir de frayeur... J'ai dit, Rassurez-vous, je vais aller voir... (Contrefaisant la voix d'une femme.) Milord, mon cher milord, ne laissez pas moi toute seule!... Et elle serrait moi tendrement beau-

Digitized by Google

coup... C'était pas arrivé depuis bien longtemps...

LORENZO, souriant.

Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne.

MILORD.

Yes, c'était bonne pour des femmes. (Continuant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, regarde par la porte à droite si Zerline revient, et redescend à gauche du spectateur. Il s'assied près de la table.) Mais, pour nous autres, messié le brigadier, pour nous autres qui étaient des hommes...

(On entend dans le cabinet à droite le bruit d'une chaise qu'on renverse.)

MILORD, effrayé.

Hein ! avez-vous entendu ?

LE MARQUIS, bas à Beppo dans le cabinet.

Maladroit !

LORENZO, froidement.

C'est le bruit d'un meuble qu'on a renversé.

MILORD.

Nous n'étions pas seuls ici ?

LORENZO.

C'est sans doute milady ou sa femme de chambre.

MILORD.

Non, elle n'est pas de cette côté ; il n'y avait personne.

LORENZO, toujours assis.

Vous croyez ?

MILORD, inquiet et regardant.

Je en étais persuadé !

BEPPO.

Nous sommes perdus !

FINAL.

MILORD.

N'était-il pas prudent de reconnaître
Ce qui se passe là bas?

LORENZO, se levant.

On peut voir.

MILORD, l'engageant à passer.

Yes, voyez...

BEPPO, dans le cabinet.

C'est fait de nous !

LE MARQUIS, de même.

Peut-être.
Laissez-moi faire, et ne vous montrez pas.

(Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet, le marquis en ouvre la porte qu'il referme.)

SCÈNE VIII.

LORENZO, MILORD, LE MARQUIS.

LORENZO et MILORD.

Ah ! grand Dieu !

LE MARQUIS, le doigt sur la bouche.

Du silence !

MILORD.

C'est messié le marquis !

LORENZO.

Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis?...

MILORD.

Lui-même !

LORENZO, vivement et à voix haute.

Qui l'amène à cette heure?

LE MARQUIS, à demi-voix.

Silence !
J'ai d'importants motifs pour cacher ma présence.

LORENZO et MILORD.

Quels sont-ils?

LE MARQUIS, feignant l'embarras.

Je ne puis les dire en ce moment ;
Si c'était, par exemple... un rendez-vous galant?

LORENZO et MILORD.

O ciel!

LE MARQUIS, passant entre eux deux.

En votre honneur... je mets ma confiance...

LORENZO et MILORD.

Achevez !

LE MARQUIS.

Eh bien ! oui... je l'avoue entre nous.
Soyez discrets... c'était un rendez-vous.

ENSEMBLE.

MILORD, LORENZO, LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

MILORD.

Quel soupçon dans mon ame
Se glisse malgré moi !
Si c'était pour ma femme !
Ah ! j'en tremble d'effroi !

LORENZO.

Quel soupçon dans mon ame
Se glisse malgré moi !

LE MARQUIS.

Je ris au fond de l'ame
Du trouble où je les voi ;
Le courroux qui l'enflamme
Est un plaisir pour moi.

BEPPO et GIACOMO, dans le cabinet.

L'espoir rentre en mon ame ;
J'en sortirai, je croi !
Le courroux qui l'enflamme
A banni mon effroi.

MILORD, au marquis.

Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,
Pour qui donc vous veniez ici?

LORENZO, à voix basse et d'un air menaçant.

Était-ce pour Zerline?

MILORD, de même de l'autre côté.

Est-ce pour milady?

LE MARQUIS.

Qu'importe? de quel droit m'interroger ainsi?
De mes secrets ne suis-je pas le maître?

MILORD et LORENZO, chacun à voix basse, et aux deux côtés du marquis.

Pour laquelle des deux?

Digitized by Google

LE MARQUIS, riant.

Pour toutes deux, peut-être.

MILORD et LORENZO.

Monsieur, sur ce doute outrageant
Vous vous expliquerez ici même à l'instant.

LE MARQUIS, à part avec joie, et les regardant l'un après l'autre.

De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance!
(Prenant milord à part et à demi-voix.)
Pour vous-même, milord, ne faites point de bruit!
De milady... c'est vrai, les charmes m'ont séduit;
Et ce portrait charmant, gage de ma constance.
(Il tire de sa poche le médaillon qu'il lui montre.)

MILORD, furieux.

Ah! goddam! nous verrons!

LE MARQUIS, froidement et à voix basse.

Quand vous voudrez; suffit!
(Prenant à part Lorenzo, et montrant milord.)
Je voulais à ses yeux dérober ton offense;
Mais tu l'exiges...

LORENZO.

Oui!

LE MARQUIS, montrant le cabinet.

J'étais là... je venais...
Pour Zerline.

LORENZO.

Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Tu comprends, je suppose?

LORENZO.

Être trahi par elle! et je le souffrirais!...
Courons!

LE MARQUIS, le retenant par la main.

Je n'entends point qu'un tel aveu l'expose!

LORENZO.

Vous la défendez?...

LE MARQUIS.

Oui, pour elle, point d'éclat.

LORENZO, s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur concentrée.

Quand un grand ne craint pas d'outrager un soldat,
S'il a du cœur...

LE MARQUIS, à demi-voix.

J'entends! tantôt, seul, à sept heures,
Aux rochers noirs.

LORENZO, de même.

C'est dit.

LE MARQUIS, à part, avec joie.

Il n'en reviendra pas.
Mes compagnons, dans ces sombres demeures,
De nos braves sur lui vengeront le trépas.

ENSEMBLE.

LORENZO.

O fureur, ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir!

LE MARQUIS.

O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir!
Je punis qui m'offense:
Ah! pour moi quel plaisir!

MILORD.

O fureur, ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir!

BEPPO et GIACOMO.

O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir!
Attendons en silence
Le moment de sortir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; PAMÉLA, sortant de la chambre à gauche; ZERLINE, entrant par la porte à droite.

PAMÉLA.

Dans cette auberge quel tapage!
(A son mari.)
Vous veniez pas me rassurer?

ZERLINE, allant à Lorenzo.

Venez, j'ai fait tout préparer.

ZERLINE et PAMÉLA, l'une à Lorenzo, l'autre à milord.

Pourquoi donc ce sombre visage?

MILORD et LORENZO, à part.

La perfide!

PAMÉLA, tendrement.

Mon cher époux!

MILORD.

Laissez-moi! je voulais me séparer de vous.

PAMÉLA.

Pourquoi donc?

MILORD.

Je voulais.

ZERLINE, de l'autre côté, à Lorenzo.

Lorenzo, qu'avez-vous?

LORENZO, froidement et sans la regarder.

Laissez-moi!... laissez-moi!...

ZERLINE et PAMÉLA.

Quel est donc ce mystère?

LORENZO.

Pour vous, pour votre honneur je consens à me taire.

ZERLINE.

Que dit-il?

LORENZO.

Mais partez!

ZERLINE.

Lorenzo!

LORENZO.

Laissez-moi!

ZERLINE.

Écoutez...

LORENZO.

Je ne puis! je vous rends votre foi!
(Bas au marquis.)
Ce matin aux rochers.

Digitized by Google

LE MARQUIS, de même.

C'est dit : comptez sur moi.

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA.

LORENZO, de même.

Comptez sur moi.

ZERLINE.

C'est fait de moi !

MILORD, à sa femme.

Oui, laissez-moi !

PAMÉLA.

Mais qu'avait-il donc contre moi ?

ENSEMBLE.

ZERLINE.

Voilà donc sa constance !
Il ose me trahir.
Pour moi plus d'espérance !
Je n'ai plus qu'à mourir.

LORENZO.

O fureur ! ô vengeance !
Elle a pu me trahir !
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir.

LE MARQUIS, qui tient le milieu du théâtre et qui les regarde tous avec joie.

O bonheur ! ô vengeance !
Tout va me réussir ;
Je punis qui m'offense :
Ah ! pour moi quel plaisir !

PAMÉLA.

Le dépit, la vengeance
A moi se font sentir ;
Milord de son offense
Pourra se repentir !

MILORD.

O fureur ! ô vengeance !
Elle a pu me trahir !
Gardons bien le silence ;
Mais sachons la punir.

BEPPO et GIACOMO, dans le cabinet.

O bonheur ! ô vengeance !
Il s'en tire à ravir ;
Attendons en silence
Le moment de sortir.

(Milord veut rentrer dans sa chambre; Paméla s'attache à ses pas et l'arrête. Lorenzo, qui veut s'élancer sur l'escalier à droite, est retenu par Zerline qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entr'ouvrent la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore. — La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riant paysage d'Italie; à gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'auberge, et devant, un bouquet d'arbres; à droite, une table et un banc de pierre, et derrière, un bosquet; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.

SCÈNE I.

DIAVOLO, seul, descendant de la montagne.

RÉCITATIF.

J'ai revu nos amis ! tout s'apprête en silence
Pour seconder ma vengeance,
Et pour combler tous mes vœux ;
Est-il un destin plus heureux !

AIR.

Je vois marcher sous mes bannières
Des braves qui me sont soumis ;
J'ai pour sujets et tributaires
Les voyageurs de tous pays.
Aucun d'eux ne m'échappe,
Je leur commande en roi,
Et les soldats du pape
Tremblent tous devant moi.
On m'amène un banquier : — De l'or ! — De l'or ! — [De l'or !
Là c'est un grand seigneur : — De l'or ! — De l'or ! — [De l'or !
Là c'est un fournisseur : — Que justice soit faite !
De l'or ! de l'or ! bien plus encor.

Là c'est un pauvre pélerin :
— Je suis sans or, je suis sans pain !
— En voici, camarade ; et poursuis ton chemin.
Là c'est une jeune fillette :
Comme elle tremble, la pauvrette !
« Par charité, laissez-moi, je vous prie !
« Ah ! ah ! ah ! ah !
« Par charité, ne m'ôtez pas la vie !
« Ah ! ah ! ah ! ah !
« Grace, monseigneur le brigand !
« Je ne suis qu'une pauvre enfant. »

CAVATINE.

Nous ne demandons rien aux belles :
L'usage est de les épargner ;
Mais toujours nous recevons d'elles
Ce que leur cœur veut nous donner.
Ah ! quel plaisir et quel enchantement !
Le bel état que celui de brigand !
Mais, mais, dans cet état charmant...

RONDO.

Il faut nous hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir !
Le sort qui nous caresse
Demain pourra nous trahir,
Quand des périls de toute espèce
Semblent toujours nous menacer,
Et plaisir et richesse,
Il faut gaîment tout dépenser.
Ah ! le bel état !

Digitized by Google

Aussi puissant qu'un potentat,
Par-tout j'ai des droits,
Et moi-même je les perçois.
Je prends, j'enlève, je ravis
Et les femmes et les maris.
J'ai fait battre souvent leur cœur,
L'un d'amour, l'autre de frayeur.
L'un en tremblant dit : Monseigneur !
Et l'autre dit : Cher voleur ! cher voleur !

Il faut se hâter, le temps presse, etc.

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois messire Lorenzo ne pourra plus le déranger... Six heures viennent de sonner à l'horloge de l'auberge ! dans une heure j'en serai débarrassé... Il est jaloux... il est brave... il ira au rendez-vous. (Souriant.) J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un brigadier romain... moi, pendant ce temps, et sitôt que le détachement sera parti... Oui... si j'ai bonne mémoire, le père de Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son gendre pour la noce; et pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque à milord, ses bijoux, et jusqu'à milady... je lui dois cela... je l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne... en sera-t-elle fâchée? Elle le dira... (Avec fatuité.) Mais je ne le crois pas ! il est si agréable de pouvoir raconter son aventure dans toutes les sociétés de Londres ! (Contrefaisant une voix de femme.) « Ah ! ma chère, quelle horreur !... J'ai été enlevée par les brigands les plus aimables et les plus respectueux !—Vraiment ?—Je vous le jure. » Elles voudront toutes, d'après cela, faire le voyage d'Italie... (Regardant autour de lui.) L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo, et celui du détachement... Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo que j'ai laissés ici en éclaireurs; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge; car les carabiniers sont sur pied, et si je rencontrais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat !... qu'on s'est contenté de voler... Voilà une leçon pour l'avenir... (Écoutant.) On vient !... (Tirant des tablettes.) Ayons recours au messager convenu... (Montrant un des arbres du bosquet à droite.) Le creux de cet arbre... à Beppo et à Giacomo... deux mots qu'eux seuls pourront comprendre.

(Il déchire la feuille de ses tablettes, la ploie, la jette dans l'arbre et s'éloigne par la droite.)

SCÈNE II.

MATHÉO, FRANCESCO, PAYSANS et PAYSANNES, paraissant au haut de la montagne. Ils ont tous des feuillages à leur coiffure.

CHOEUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries !
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous ; voici
Ce jour si joli !
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux !
C'est grande fête !
Voici, voici
Ce jour si joli !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, descendant de la montagne, BEPPO et GIACOMO, sortant de la gauche, près de l'auberge.

GIACOMO.

Paresseux, viendras-tu ?

BEPPO.

C'est bien le moins qu'on prenne
Une heure de sommeil.

GIACOMO.

Et si le capitaine
Nous attendait ?
(S'arrêtant sous le bosquet à gauche.)
Eh ! mais, voici tout le hameau.

BEPPO.

Eh ! oui, c'est jour de fête ; et cependant, regarde,
Tu n'as pas seulement un buis à ton chapeau !
Veux-tu donc nous porter malheur?

GIACOMO, cueillant une branche d'arbre.

Le ciel m'en garde !
Dès long-temps pour son zèle on connaît Giacomo.

CHOEUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries !
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous ; voici
Ce jour si joli !
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux !
C'est grande fête !
Voici, voici,
Ce jour si joli !

MATHÉO.

Est-il un plus beau jour pour entrer en ménage ?
(A Francesco qui est près de lui le bouquet au côté.)
Mon gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hom-
[mage
(montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au haut de la montagne, et qui s'agenouillent à la porte de l'ermitage.)
A Notre-Dame-des-Rameaux,
Faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHOEUR, se mettant à genoux.

O sainte vierge des Rameaux !
Exauce aujourd'hui nos prières !
Veille toujours sur nos chaumières !
Protége toujours nos travaux !

MATHÉO, montrant sa maison, où est sa fille.

Conserve à ma tendresse
L'enfant que je chéris !

Digitized by Google

CHOEUR DES HOMMES.

Donne-nous la richesse!

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Donne-nous des maris!

CHOEUR GÉNÉRAL.

O sainte vierge des Rameaux!
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières!
Protége toujours nos travaux.

(Mathéo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous les gens de la noce à entrer chez lui.)

CHOEUR.

C'est grande fête
Aujourd'hui.
Garçon, fillette,
Voici, voici
Ce jour si joli!

(Ils sortent tous par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

BEPPO, GIACOMO.

GIACOMO.

Ils s'éloignent... (Regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et à gauche.) Vois-tu le capitaine?

BEPPO, s'asseyant sur le banc, à droite.

Non... il est peut-être déja parti.

GIACOMO.

Eh! que fais tu là? à quoi t'occupes-tu?

BEPPO.

Je m'occupe... à rien faire... c'est si doux, de ce beau soleil-là!

GIACOMO.

Dans le cas où le capitaine ne pourrait nous rejoindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPPO, se retournant et mettant son bras dans l'arbre.

C'est ici... il y a quelque chose... un papier... et de son écriture!

GIACOMO.

Lisons.

BEPPO.

Lis toi-même.

GIACOMO, lisant.

« Dès que l'amoureux de la petite sera parti « pour le rendez-vous où nos braves l'attendent, « les carabiniers pour leur expédition contre « nous, et les gens de l'auberge pour la noce; « vous m'en avertirez en sonnant la cloche de « l'ermitage. Je viendrai alors avec quelques « braves, et me charge de milord et de milady. « Attendez-moi. »

BEPPO.

C'est clair.

GIACOMO.

Clair ou non... dès qu'il le dit, il faut le faire... il s'agit de guetter le départ des carabiniers.

BEPPO.

Ce ne sera pas long... nous venons de les voir sur pied et prêts à se mettre en route.

GIACOMO.

Tant mieux...

BEPPO.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse... attaquer ce milord... un dimanche! un jour de fête!

GIACOMO.

Si c'était un chrétien... mais un Anglais! cela doit nous porter bonheur pour le reste de l'année.

BEPPO.

Tu as raison! que le ciel nous soit en aide!

GIACOMO.

Mais tiens, voici l'amoureux... le brigadier Lorenzo... qui vient de ce côté... il est triste... il soupire...

BEPPO.

Il fait bien de se dépêcher... car, s'il va au rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura pas long-temps à soupirer...

GIACOMO.

Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue...

(Ils s'éloignent par le sentier à droite qui est derrière la treille.)

SCÈNE V.

LORENZO, sortant de l'auberge, à gauche.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour toujours, disait-elle,
Je suis à toi;
Le sort peut bien t'être infidèle,
Mais non pas moi,
Et déja la perfide adore
Un autre amant!
Ah! je ne puis le croire encore:
Je l'aimais tant!

DEUXIÈME COUPLET.

Allons, que l'honneur seul me guide!
Je veux la fuir!
Je veux oublier la perfide,
Et puis mourir!
Oui, je la hais... oui, je l'abhorre...
Et cependant,
Je ne puis l'oublier encore;
Je l'aimais tant!

Et j'ai su me contraindre... j'ai eu le courage de l'épargner!... quand je puis, à haute voix, devant son père, devant tout le monde, lui reprocher sa trahison... Qu'ai-je dit? moi! déshonorer celle que j'ai aimée, la perdre à jamais... non, qu'elle se marie... qu'elle soit heureuse si elle peut l'être... elle n'entendra de moi ni plaintes, ni reproches... Voici bientôt l'heure du rendez-vous... j'irai... j'irai me faire tuer pour elle, ce sera ma seule vengeance.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LORENZO, MATHÉO; ZERLINE, sortant de l'auberge, à gauche.

MATHÉO.

Mettez là une table et du vin! les gens de la noce et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. Des carabiniers, c'est toujours altéré!...

(Mathéo va et vient pendant toute la scène suivante. Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo, qui est dans le coin à droite.)

ZERLINE, timidement.

Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici mon père de retour.

LORENZO.

C'est bien.

ZERLINE.

Francesco est avec lui!

LORENZO, un peu ému.

Francesco!

ZERLINE.

Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO, à part.

Tant mieux!

ZERLINE.

Dans une heure, je vais être à un autre... si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite...

MATHÉO, à la table à gauche.

Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider?

ZERLINE, allant à lui tout en regardant Lorenzo.

Me voici, mon père.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; BEPPO et GIACOMO, entrant par la droite.

BEPPO, s'asseyant près de la table à droite sous la treille.

D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE, qui s'est approchée de Lorenzo.

Lorenzo, dites-moi la vérité! qu'avez-vous contre moi?... Qu'avez-vous à me reprocher?...

BEPPO et GIACOMO, frappant sur la table.

Allons, la fille... ici... à boire.

MATHÉO.

Eh bien! eh bien!... tu n'entends pas qu'on t'appelle?...

ZERLINE, avec impatience.

Tout-à-l'heure... Il s'agit bien de cela dans ce moment!...

(Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo. Zerline cherche encore à parler à Lorenzo; mais dans ce moment entrent les cavaliers.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, SOLDATS DU DÉTACHEMENT.

CHOEUR.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO.

Quoi! déja vous mettre en campagne?

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Dès long-temps l'aurore a paru:
Sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO, à part.

Qu'ai-je entendu!
(Aux soldats.) (A un sous-officier qu'il prend à part.)
Nous partons. Écoute: au pied de la montagne
Un quart d'heure tu m'attendras;
Et, si je ne reparais pas,
A ma place commande et dirige leur zèle...

MATHÉO.

Quoi! seul dans ces rochers?

LORENZO.

C'est l'honneur qui m'appelle!

BEPPO, à part.

C'est à la mort qu'il va courir.

GIACOMO.

Enfin, enfin, il va partir...

ZERLINE, regardant Lorenzo.

Je ne puis le laisser partir...
Il faut...

(Elle va s'avancer vers lui; en ce moment Francesco et toute la noce arrivent et l'entourent.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, HABITANTS et HABITANTES DU VILLAGE, avec des bouquets, MILORD, PAMÉLA.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE VILLAGEOIS.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;
Et pour la noce il faut partir.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO, unissant Francesco et Zerline.

Allons, enfants, votre bonheur commence.
(A Zerline, montrant Francesco.)
Dans un instant il recevra ta foi.

ZERLINE.

Tout est fini! pour moi plus d'espérance!
(Voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui.)

Digitized by Google

Ah! Lorenzo, de grace, écoutez-moi!
Qu'ai-je donc fait?

LORENZO, avec une fureur concentrée.

Perfide!

ZERLINE, à haute voix.

Achevez!

LORENZO, à demi-voix et lui imposant silence.

Imprudente!
Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu
Non loin de vous caché...

ZERLINE.

Qu'ai-je entendu?
De surprise et d'horreur je suis toute tremblante!

(Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.)

BEPPO, sur la droite près de la table, et buvant.

Partent-ils?

GIACOMO, de même.

Dans l'instant.

ZERLINE.

O mystère infernal!

BEPPO, frappant sur la table et appelant.

Holà! du vin!...

(Se retournant, et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo.)

Eh! mais, vois donc... c'est la jeune fillette
Qui fut hier au soir si longue à sa toilette.

GIACOMO.

Et qui se trouve si bien faite;
Il t'en souvient?

BEPPO.

Oui, c'est original.
(Riant.)
« Oui, voilà, pour une servante,
« Une taille qui n'est pas mal.
(Imitant la posture de Zerline devant la glace.)
« Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal. »

ENSEMBLE.

ZERLINE, étonnée.

Qu'entends-je?

TOUS DEUX.

Ah! ah! ce n'est pas mal:
Elle a raison d'être contente.

ZERLINE, cherchant à rappeler ses idées.

Qu'ont-ils dit?... quel est donc ce mystère infernal?

ENSEMBLE.

MATHÉO et LE CHOEUR.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambours et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;
Et pour la noce il faut partir.

LES SOLDATS.

Oui, c'est l'honneur qui nous appelle!
Nous saurons courir avec zèle
Au danger ainsi qu'au plaisir;
Allons, allons, il faut partir.

BEPPO et GIACOMO.

Bon, bon, bon, il va partir!
C'est à la mort qu'il va courir.
Oui, tout semble nous réussir;
C'est bien, c'est bien, ils vont partir.

LORENZO.

Oui, de ces lieux il faut partir,
Et pour jamais je dois la fuir.

ZERLINE.

Qui donc ainsi m'a pu trahir?
Par quel moyen le découvrir?
O mon Dieu! viens me secourir!

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses soldats en bataille, leur crie:)

Portez armes! en avant! marche!

(Ils défilent devant lui et commencent à gravir la montagne; Mathéo vient prendre la main de Zerline, et lui montre la noce qui se dispose aussi à partir. En ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne; et, hors d'elle-même, elle s'élance au milieu du théâtre. — Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on entend toujours un roulement lointain de tambours.)

ZERLINE.

Arrêtez! arrêtez tous, et écoutez-moi!

TOUS, l'entourant.

Qu'a-t-elle donc?

ZERLINE, regardant Lorenzo, qui est redescendu près d'elle.

J'ignore qui a fait naître les soupçons auxquels je suis en butte, et je cherche en vain à me les expliquer; mais je sais qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre, (avec force et regardant Lorenzo.) oui, seule!... Je pensais à des personnes qui me sont chères... et je me rappelle avoir proféré tout haut des paroles que Dieu seul a dû entendre, et cependant on vient de les répéter tout-à-l'heure près de moi.

LORENZO.

Et qui donc?

ZERLINE, montrant Beppo et Giacomo.

Ces deux hommes que je ne connais pas... Ils étaient donc près de moi!... cette nuit!... à mon insu!...

LORENZO.

Dans quel but? dans quelle intention? Il faut le savoir.

(Le morceau de musique reprend.)

TOUS.

Grands dieux!

LORENZO, à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo.

Qu'on s'assure de tous les deux!

ENSEMBLE.

SOLDATS, CHOEUR, LORENZO et ZERLINE.

SOLDATS et CHOEUR.

Il a raison, le capitaine,
Saisissez-les...
Saisissons-les! saisissons-les!
On connaîtra qui les amène;
Oui, l'on connaîtra leurs projets.

LORENZO et ZERLINE.

Pour moi quelle lueur soudaine!
Il faut pénétrer leurs secrets;
Du ciel la bonté souveraine
Peut me rendre à ce que j'aimais!

Digitized by Google

LORENZO.

Seraient-ce ces bandits que poursuivent nos armes?
(Faisant approcher un paysan.)
Toi, qui connais leur chef et dois nous le livrer,
Regarde bien, et parle sans alarmes:
Est-ce l'un d'eux?

LE PAYSAN, après les avoir regardés quelque temps.

Non... non...

BEPPO et GIACOMO, à part.

Nous pouvons respirer!

LORENZO, les regardant.

Ils ne m'en sont pas moins suspects.

MATHÉO, montrant à Lorenzo deux poignards et un papier.

Voici des armes.
Un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO, le prenant vivement.

Lisons.
(Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul et en sourdine.)

LORENZO, lisant une partie de la lettre à voix basse et le reste tout haut.

« Dès que les carabiniers et les gens de la « noce seront partis, vous m'en avertirez en « sonnant la cloche de l'ermitage; je viendrai « alors avec quelques braves, et me charge de « milord et de milady. »

TOUS.

Grands dieux!

MILORD et PAMÉLA, tremblants.

C'est un complot contre nous deux.
(A Lorenzo.)
Que veut dire ceci?

LORENZO.

Nous le saurons.
(Il parle bas à un de ses soldats.)

MILORD.

Je tremble...
(A Paméla.)
Pour toi.

PAMÉLA.

Pour vous!

MILORD.

Non, pour tous deux.
Que l'amour...

PAMÉLA.

Ou du moins que la peur nous rassemble.

LORENZO, au soldat à qui il a parlé bas.

Ainsi que je l'ai dit, va, dispose-les tous.
(A un autre soldat, lui montrant Giacomo.)
Toi, monte à l'ermitage avec lui... s'il hésite,
Qu'à l'instant même il tombe sous tes coups.
(Aux gens de la noce.)
Vous, mes amis, cachez-vous vite
Derrière ces buissons épais.
(A Beppo.)
Pour toi, reste seul ici... reste!
Et si, pour nous trahir, tu fais le moindre geste...
(frappant sur sa carabine et lui montrant le buisson à gauche.)
Songe que je suis là!... tu m'entends?...

BEPPO, tremblant.

Trop bien!

LORENZO.

Paix!
(Un soldat est monté avec Giacomo à l'ermitage qui est au haut de la montagne, en face du spectateur. — Le soldat est dans l'intérieur de la chapelle; on ne voit par une des fenêtres du clocher que le bras de Giacomo qui sonne lentement la cloche. — Les carabiniers sont à droite et à gauche dans les ravins qui bordent le théâtre. — Dans le bosquet à droite, Francesco, les paysans. Dans le bosquet à gauche du spectateur, et près de la porte de l'auberge, Lorenzo, Zerline, milord, Paméla. — Beppo est seul au milieu du théâtre. — La cloche commence à sonner.)

ENSEMBLE.

LORENZO, LE CHOEUR et BEPPO.

LORENZO et LE CHOEUR.

Dieu puissant que j'implore,
Seconde { mon / son } dessein!

BEPPO, seul au milieu du théâtre et jetant autour de lui des regards effrayés.

Dieu puissant que j'implore,
Renverse leur dessein!

ZERLINE.

Vient-il quelqu'un?

LORENZO.

Non, pas encore!

BEPPO, à part.

Puisse-t-il rester en chemin!
(Reprise de l'ensemble.)

MATHÉO, au fond du théâtre, sur la première élévation.

Quelqu'un s'avance!

LORENZO.

Garde à vous!... du silence!
(Tous les soldats disparaissent à droite et à gauche derrière les arbres et les rochers. — Le marquis paraît au fond du théâtre par la droite de la montagne. Il s'arrête, regarde d'en haut, n'aperçoit à l'ermitage que Giacomo qui continue à sonner, et Beppo sur le devant.)

LE MARQUIS, appelant.

Beppo!

LORENZO, caché par le bosquet et couchant Beppo en joue avec sa carabine.

Ne bouge pas!

LE MARQUIS, toujours au fond sur la montagne.

Sommes-nous seuls ici?
Et peut-on avancer sans crainte?

LORENZO, derrière le bosquet sur le devant du théâtre, et à voix basse à Beppo qu'il continue à coucher en joue.

Réponds: Oui!

BEPPO, tremblant.

Oui!...

LORENZO, de même.

Plus haut!

BEPPO, tournant la tête vers le fond.

Oui, oui, capitaine.

Digitized by Google

LE MARQUIS fait signe à quatre de ses compagnons de descendre et les précède.

C'est le plaisir qui me ramène ;
C'est la fortune qui m'attend.

BEPPO, entre ses dents.

Joliment ! joliment !

LE PAYSAN, qui est dans le bosquet à gauche près de Lorenzo, regardant le marquis, au moment où il descend la montagne.

C'est Diavolo !

LORENZO.

Qu'as-tu dit ?

LE PAYSAN.

Je l'atteste !

MILORD.

C'est le marquis !

PAMÉLA.

O méprise funeste !
Ce seigneur...

MILORD.

Cet amant
N'était rien qu'un brigand !

(Pendant ce temps, le marquis est descendu de la montagne ; il avance lentement au milieu du théâtre en arrangeant son col et les boucles de ses cheveux.)

LE MARQUIS, s'appuyant sur l'épaule de Beppo.

Tu vois, Beppo, que le ciel nous protége :
Enfin, milord,
Et sa femme et son or
Sont à nous...

LORENZO, sortant du bosquet à gauche.

Pas encor !...

(En ce moment, les rochers, les hauteurs qui sont aux deux côtés du théâtre, et la montagne du fond, se garnissent de carabiniers qui couchent en joue Beppo et le marquis. Quant à leurs quatre compagnons qui étaient restés au fond du théâtre, les paysans, armés de bâtons, de pioches et de faux, les entourent et les saisissent.)

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! c'est un piége !

LORENZO.

Non, c'est le rendez-vous préparé par tes soins.
J'ai changé seulement l'endroit...
(montrant les soldats.)
Et les témoins.
(Faisant signe de l'emmener.)
Allez !

CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Mes braves compagnons !
Victoire ! victoire ! victoire !
Ah ! pour nous quelle gloire !
Enfin, nous le tenons !

MILORD, à Paméla.

D'un mari...

LORENZO, à Zerline.

D'un amant pardonne les soupçons !

LE CHOEUR, montrant Lorenzo et Zerline.

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, MATHÉO.

(Reprise de la ronde du premier acte.)

Grand Dieu, je te rends grace !
C'est par ton pouvoir protecteur
Que rentrent dans notre cœur
La paix et le bonheur !
Dès que l'orage passe,
Gaîment chante le matelot,
Et se rassurant bientôt,
Chacun dans ce hameau,
Sans crainte en son foyer paisible,
Dira ce nom terrible :
Diavolo ! Diavolo !

(En ce moment Diavolo passe sur la montagne du fond, précédé et suivi des carabiniers ; tous les paysans se retournent et le montrant du doigt.)

LE CHOEUR, achevant l'air.

Diavolo !

Victoire ! victoire ! victoire !
(Montrant Lorenzo et Zerline.)
Combien ils sont heureux !
Victoire ! victoire ! victoire !
Et l'amour et la gloire
Vont combler tous leurs vœux.

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

FIN DE FRA-DIAVOLO.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.

Digitized by Google